

# Blandior orthodoxia, ou : Existe-t-il un leibnizianisme orthodoxe au XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Enrico Pasini —  
Université de Turin

---

## Résumé :

La contribution se propose de poser la question de l'existence d'un ou de plusieurs leibnizianismes « orthodoxes » dans le siècle qui suit la mort du philosophe allemand. Une distinction est proposée entre orthodoxie comme doctrine strictement correcte, qui se propose d'être fidèle, et une orthodoxie plus faible et légère, *blandior orthodoxia*, qui, pour ainsi dire, se propose d'être « respectueuse ». La signification du terme « leibnizianisme » au XVIII<sup>e</sup> siècle et différentes catégories de possibles « disciples » sont analysées. La question peut se décliner en différents axes, comme la répartition géographique, les générations (par exemple, ceux qui avaient connu personnellement Leibniz), les thèmes qui pourraient caractériser une position « leibnizienne » etc. Quelques exemples isolés de diverses formes de faible orthodoxie sont finalement discutés.

---

À la mémoire de Marcelo Dascal

La question que je me pose ici, sans prétendre offrir que quelques renseignements sur la possibilité de la poser, concerne l'existence d'un ou de plusieurs leibnizianismes « orthodoxes » au siècle qui suit la mort du philosophe allemand. Je vais me contenter de considérations préliminaires, visant à clarifier la possibilité même de poser la question, qui dépend premièrement de l'existence, qui reste à établir sur le plan historiographique, d'un vrai et propre champ « leibnizien », et deuxièmement, d'une possible « orthodoxie des leibniziens ».

## Le leibnizianisme existe

Il y a une expression dont Victor Hugo fait grand usage : telle chose, dit-il, « existe<sup>1</sup> ». « La matière existe, la minute existe, les intérêts existent », etc. (*Misérables*, V, 20) et, notamment, dans le domaine de la philosophie : « Un philosophe. Cette nuance existe » (*Misérables*, II, 2). Il semble que l'on puisse dire de la même façon : au XVIII<sup>e</sup> siècle, le leibnizianisme « existe ». Du reste, l'*Encyclopédie* et même quelques vocabulaires ne l'attestent-ils pas ? Oui, mais seulement pour ce qui concerne le vocable, qui, peut-être, ne sera plus qu'un mot creux. Dans l'*Encyclopédie*, en fait, l'article diderotien « Léibnitzianisme ou Philosophie de Léibnitz<sup>2</sup> » n'est que l'exposition de cette dernière. Le leibnizianisme s'identifie ici avec son initiateur et l'entier phénomène, de ce point de vue, ne peut que se conclure avec lui.

La question de l'existence du leibnizianisme se pose donc, plutôt, en un sens différent : celui de l'existence en ce temps-là de partisans de la doctrine de Leibniz. Dans le volume inaugural de la même œuvre, en vérité, D'Alembert déjà montrait qu'il avait quelque notion de l'existence d'une importante réception, soit positive soit négative, des doctrines leibniziennes : « Entre ces grands hommes [qui ont levé un coin du voile qui nous cachait la vérité] il en est un, dont la Philosophie aujourd'hui fort accueillie et fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point passer sous silence ; c'est l'illustre Leibnitz »<sup>3</sup>. En premier lieu, on peut remarquer que cette dialectique d'accueil et d'affrontement évoquée par D'Alembert semble concerner les doctrines, soit philosophiques, soit physiques et en quelque mesure encore mathématiques : c'est donc l'affaire des philosophes, des naturalistes, occasionnellement des mathématiciens.

Il y a bien d'autres catégories à partir desquelles le leibnizianisme pourrait être scruté : les traducteurs des écrits leibniziens sont-ils des « leibniziens » ? Presque jamais ; les biographes, de Fontenelle à Jaucourt et à Bailly,

1 « Il existe des âmes écrevisses... » (*Misérables*, I, 2), « Il existe des êtres qui... » (*ibid.*, I, 8), « Il existe un embaumement d'amour » (*L'homme qui rit*). Il y en a une liste complète, en forme de constat, dans le chapitre XVII de *L'Archipel de la Manche*.

2 Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neuchâtel, Chez Samuel Falche, 1765, t. IX, p. 369-379.

3 Jean Le Rond D'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Chez Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751, t. I, p. xxviii. L'importance de ce texte est signalée par William H. Barber, *Leibniz in France : from Arnauld to Voltaire*, Oxford, Clarendon Press, 1955, réimpr. New York, Garland, 1985, p. 157.

le sont parfois<sup>4</sup>, tandis que les doxographes de la philosophie leibnizienne, tel que Ludovici<sup>5</sup>, ne le sont pas du tout. Les éditeurs des écrits leibniziens aussi ne sont pas nécessairement des partisans. Dutens par exemple, dont l'édition, encore utilisée aujourd'hui, représente au XVIII<sup>e</sup> siècle un travail inégalé, certainement ne l'est pas et en fait, dans ses *Découvertes des modernes*, il n'accorde à Leibniz aucune place privilégiée<sup>6</sup>.

Le premier volume de l'*Encyclopédie*, avec le *Discours* de D'Alembert, paraît en 1751. Trois ans auparavant, on avait publié les principaux mémoires présentés pour le concours de l'Académie de Berlin sur la doctrine des monades<sup>7</sup>, ce qui est sans doute l'objet principal de l'allusion faite par D'Alembert<sup>8</sup>. Avant que le débat allemand ne se concentre sur le wolffisme, comme dans la longue controverse sur la méthode qui aboutira au concours de 1763<sup>9</sup>, la discussion roulait encore principalement autour de Leibniz et de la doctrine-clé de sa métaphysique.

Ce recueil, avec quelques écrits qui le précèdent<sup>10</sup>, s'avère donc pour nous un possible banc d'essai, comme il comprend une variété d'attitudes envers

- 
- 4 Par exemple Bailly, homme politique et astronome, qui remporta le prix de l'Académie de Berlin pour son *Éloge de Leibnitz* la même année que l'essai dévastateur de Justi contre les monades était couronné par la même institution (voir ci-dessous), n'épargna pas dans son essai les louanges à Newton et les perplexités sur Leibniz (Jean Sylvain Bailly, *Eloge de Leibnitz, qui a remporté le prix de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres*, Berlin, Chez Haude et Spener, 1748 ; je me permets de renvoyer aussi à mon « Leibniz's Foundational Thought in 18<sup>th</sup>-Century Mathematical Debates », dans *Theatrum naturae et artium. Leibniz und die Schauplätze der Aufklärung*, Stuttgart-Leipzig, Sächsische Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, S. Hirzel, 2019, p. 255-272).
  - 5 Carl Günther Ludovici, *Ausführlicher Entwurf einer vollständigen Historie der Leibnizischen Philosophie zum Gebrauch seiner Zuhörer*, Leipzig, J. G. Löwe, 1737, réimpr. Hildesheim, Olms, 1966, qui, avec un but clairement anti-newtonien, propose tout de même une distinction entre la philosophie leibnizienne et la philosophie wolffienne, d'une manière favorable à cette dernière.
  - 6 Louis Dutens, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, Paris, chez la veuve Duchesne, 1766, où Leibniz n'est pas loué pour ses découvertes (qui sont rabaisées comme toutes celles des modernes, voir *ibid.*, p. 248, 252-253), mais pour avoir déclaré que « la philosophie des Anciens est solide, et qu'il faut se servir de celle des Modernes pour l'enrichir et non pour la détruire » (*ibid.*, p. 256). La citation lui vient en ce temps-là de l'*Otium Hanoveranum*.
  - 7 Voir Johann Heinrich Gottlob Justi et al., *Dissertation qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres sur le système des Monades, avec les pieces qui ont concouru*, Berlin, Haude et Spener, 1748.
  - 8 Sur D'Alembert et son rapport aux académies, en particulier celle de Berlin, voir Pierre Crépel, « République(s) des savants et stratégies de publication », *Dix-huitième siècle*, n° 40 XL t. 1, 2008, p. 115-128.
  - 9 Tinca Prunea-Bretonnet, « La méthode philosophique en question : L'Académie de Berlin et le concours pour l'année 1763 », *Philosophiques*, t. 42, n° 1, 2015, p. 107-130.
  - 10 Justi et al., *Dissertation*, op. cit. ; Johann Heinrich Samuel Formey et al., *Recherches sur les éléments de la matière*, [Leipzig ?], s.n., 1747 ; Etienne Bonnot de Condillac, *Les Monades*, éd. Laurence L. Bongie, Oxford, Voltaire Foundation, 1980. Je renvoie à Roberto Palaia, « Berlino 1747 : il dibattito in occasione del concorso dell'Accademia delle scienze », *Nouvelles de la république des lettres*, t. I, 1993, p. 91-119 ; Hartmut Hecht, « Das Triumvirat Euler, Maupertuis, Merian in den Leibniz-Debatten der Berliner Akademie », dans Alexandra Lewendoski (dir.),

la philosophie leibnizienne même parmi ses partisans. Parmi les mémoires, il y a une majorité d'anti-leibniziens, y compris surtout le vainqueur du prix. Mais il y a aussi des champions des monades, qui n'adoptent pourtant tous la même approche ; et parmi eux Condillac, avec son écrit anonyme demi-leibnizien, qui propose une possible interprétation finitaire de la doctrine des monades. Est-ce qu'il serait, à cet âge et en tant que monadiste excentrique, un leibnizien ? Point du tout. Et Formey, qui inspire nombre de défenseurs de Leibniz, Ploucquet, qui y puise le principal de ses arguments, Samuel König, qui propose la seule alternative pro-leibnizienne originale et même sophistiquée, sont-ils des leibniziens ? Probablement se seraient-ils tous considérés comme tels : mais certainement auraient-ils unanimement refusé tout certificat d'orthodoxie leibnizienne, en un temps où l'on se flattait plutôt d'être un philosophe éclectique qu'un répéteur scolaire.

En matière de leibnizianisme, il s'agit donc de distinguer au moins différentes nuances, ou profils : on repère aisément des exemples d'un leibnizianisme purement défensif<sup>11</sup> ; le leibnizianisme limité du jeune Condillac sera au mieux un leibnizianisme d'inspiration ; il y a un manifestement des leibnizianismes hétérodoxes. Y aurait-il aussi des leibnizianismes orthodoxes ?

### Qu'est-ce que l'orthodoxie ?

L'orthodoxie est la doctrine correcte, la doctrine qui se propose d'être fidèle : ainsi il y a eu un thomisme, un cartésianisme, un wolffisme orthodoxes, comme après le XVIII<sup>e</sup> siècle il y aura un kantisme ou un hégélianisme orthodoxes. En ce sens, le leibniziano-wolffisme est souvent très orthodoxe, mais ne l'est pas en tant que leibnizianisme : dans ce milieu, peut-être, le seul qui veuille démontrer sa fidélité au « maître » est Hansch, qui, comme on va le voir, essaie de donner une forme systématique à la pensée de Leibniz dans les commentaires et l'annexe de sa réédition de la *Monadologie*<sup>12</sup>.

L'existence d'une orthodoxie leibnizienne n'est pas facile à saisir, et, comme on l'a dit ci-dessus, on propose ici seulement quelques considérations préliminaires. La question pourrait, bien sûr, se distribuer en diffé-

---

*Leibnizbilder im 18. und 19. Jahrhundert*, Studia Leibnitiana Sonderhefte 33, Stuttgart, Steiner, 2004, p. 147-168 ; Hanns-Peter Neumann, *Zwischen Materialismus und Idealismus : Gottfried Ploucquet und die Monadologie*, dans Hanns-Peter Neumann (dir.), *Der Monadenbegriff zwischen Spätrenaissance und Aufklärung*, Berlin, de Gruyter, 2009 ; Anne-Lise Rey, « Les monades selon Samuel Formey », *Studia Leibnitiana*, vol. 45, n° II, 2013, p. 135-149 ; et enfin à mon « La prima recezione della *Monadologia* : dalla tesi di Gottsched alla controversia sulla dottrina delle monadi », *Studi settecenteschi*, vol. 14, 1994, p. 107-163.

11 Voir la dissertation du grand divulgateur du système wolffien Friedrich Christian Baumeister, *De religione Leibnitii*, Gorlci, Literis Richterianis, 1737.

12 Voir ci-dessous.

rents axes, le premier concernant la répartition géographique : l'Allemagne, où la fidélité à Leibniz se superpose souvent aux nécessités polémiques de l'école wolffienne ; la France, où les jésuites finiront par refuser d'adopter la philosophie leibnizienne<sup>13</sup>, où dans le débat sur l'optimisme on ne trouve pas un parti leibnizien<sup>14</sup>, où enfin la superposition entre thèmes leibniziens et malebranchiens, particulièrement en philosophie naturelle sur l'infiniment petit, rend parfois le leibnizianisme malaisé à identifier ; en Italie, où l'importation des philosophies étrangères n'est qu'un moyen dans le cadre de conflits culturels intérieurs. Un second axe pourrait distinguer entre les générations : ceux qui avaient connu personnellement Leibniz, comme Bourguet, Hansch, Wolff, Manteuffel, et la postérité.

Plus généralement, le papier de tournesol de l'orthodoxie leibnizienne devrait être l'adhésion aux positions de Leibniz, aux thèmes et questions principales de ses doctrines, telles qu'elles étaient connues au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, même l'orthodoxie qui concerne des thèmes spécifiques est difficile à apprécier. Les thèmes évidemment s'identifient sans peine : ils seront ceux qu'énonce par exemple l'entrée « Leibnitianisme » de l'*Encyclopédie* déjà évoquée :

Voilà l'analyse succincte de la philosophie de Leibnitz : nous traiterons plus au long quelques-uns de ses points principaux, aux différens articles de ce Dictionnaire. Voyez Optimisme, Raison suffisante, Monades, Indiscernable, Harmonie préétablie, etc<sup>15</sup>.

Prenons en considération ce dernier, l'harmonie préétablie. Gottsched, par exemple, qui était apparemment un des principaux « leibnizophiles » dans la supposée école wolffienne, va s'adonner au *systema influxus physici*. Cepen-

13 La 16<sup>e</sup> Congrégation générale des jésuites, en 1730-1731, confirme les condamnations précédentes de toute philosophie non strictement aristotélicienne, et les étend à la philosophie naturelle : « *Cum Societas Philosophiam Aristotelis, tanquam Theologiae magis utilem amplexa sit, illi inhaerendum omnino est [...]* Neque id solum in logica, et metaphysica, sed in naturali etiam philosophia » (*Institutum Societatis Jesu, auctoritate Congregationis generalis XVIII. meliorem in ordinem digestum, auctum, et recusum, Pragæ, typis Universitatis Carolo-Ferdinandæ in Collegio Societatis Jesu ad s. Clementem, 1757, t. II, chap. « Decreta Congregationis generalis decimae sextae »*, p. 685). Sur la censure catholique de la philosophie leibnizienne voir Margherita Palumbo, « Die römische Zensur des Briefwechsels Leibniz-Clarke oder : Leibniz im Abriss », in *Natur und Subjekt. IX. Internationaler Leibniz-Kongress. Nachtragsband*, Hannover, Leibniz-Gesellschaft, 2012, p. 72-86.

14 Et même les jésuites répètent l'accusation, déjà soulevée en Allemagne, de spinozisme dans la *Théodicée*, avec le père Castel dans les *Mémoires de Trévoux* de 1737 ; voir Paul Rateau, *Leibniz et le meilleur des mondes possibles*, Paris, Garnier, 2015, chap. « Le destin de l'optimisme en France (1710-1765) ou la *Théodicée* comme "problème" », p. 353-392.

15 Voir n. 2.

dant Wolff, toujours attentif à souligner la différence, même la séparation, entre ses doctrines et ceux du « seeliger Herr Baron », semble vouloir préserver sous quelque forme l'harmonie préétablie comme l'hypothèse la meilleure pour expliquer le rapport entre l'âme et le corps. Baumgarten en fait même usage pour justifier une sorte de panpsychisme<sup>16</sup>.

Au reste, le critère de l'adhésion n'est pas exempte de difficultés plus aiguës : de ce point de vue Leibniz même, probablement, ne serait pas toujours un leibnizien orthodoxe. Peut-être aussi, d'un autre côté, que le rapport de fidélité de Leibniz à lui-même doit nous fournir la mesure de l'orthodoxie leibnizienne. Dans les deux cas, il n'y resterait vraiment pas d'orthodoxie stricte à pratiquer. Mais dans le second, on ne peut pas ne pas remarquer, me semble-t-il, qu'il demeure également possible une orthodoxie plus faible. On peut l'appeler simplement « orthodoxie faible » ou « orthodoxie légère » et, en hommage à Marcelo Dascal, *blandior orthodoxia* : la doctrine de ceux qui, même dans la fidélité, se proposent, pour ainsi dire, d'être « respectueux » plutôt que dévots, de continuer en développant plutôt qu'en répétant ; ou, plus simplement, de présenter positivement les doctrines de Leibniz, parce qu'ils sympathisent avec eux, bien qu'ils ne soient pas des « croyants ».

### Orthodoxie et appropriation

Pour ne pas étendre démesurément le terrain de l'orthodoxie, il est très important de distinguer la séquelle, plus ou moins orthodoxe, l'orthodoxie même, plus ou moins stricte, du phénomène bien différent de l'appropriation – soit dans sa version scolaire (Leibniz comme noble « père »), soit dans sa variante nationaliste (Leibniz comme génie allemand), les deux étant co-présentes chez plusieurs membres du parti wolffien, bien que seule la première puisse passer pour une forme d'orthodoxie. Prenons Elie de Luzac, l'éditeur de La Mettrie, qui dans ses *Recherches sur quelques principes des connoissances humaines* de 1756 (énième épisode de la grande controverse sur les monades) écrit :

des Savans [...] ont accusé Leibnitz et les Leibnitiens d'un Idéalisme, d'une Philosophie, qui posoit en fait, que tout étoit illusoire dans ce monde : tandis que la Philosophie de ce grand homme étoit principalement destinée à guérir les hommes

16 Gualtiero Lorini, *Receptions of Leibniz's Pre-established Harmony. Wolff and Baumgarten*, dans Matteo Favaretti Camposampiero, Mattia Geretto et Luigi Perissinotto (dir.), *Theodicy and Reason. Logic, Metaphysics, and Theology in Leibniz's Essais de Théodicée (1710)*, Venezia, Edizioni Ca' Foscari, 2016, p. 163-179.

de l'erreur, et qu'en effet elle leur montre et caractérise les véritables sources, tant de l'erreur que de la vérité<sup>17</sup>.

Cette apologie ne vise en vérité qu'à la sauvegarde de l'école wolffienne, et Luzac, dans un autre passage, exprime sa frustration envers les autres philosophes qui lui font une dangereuse concurrence et, au même moment, il identifie Leibniz avec Wolff et tous les deux avec la raison :

on s'est moqué et de la Raison et de Leibnitz, comme l'on se moque aujourd'hui de Wolff. L'on aime bien mieux une philosophie du bon sens, une philosophie à la portée des Dames, et d'autres ouvrages où l'imagination brille et regne. Du moins y trouve-t-on de l'agrément. Ils donnent accès auprès du beau sexe ; et tandis qu'un Leibnitzien s'enfoncé jusqu'aux oreilles dans les Principes de la contradiction, de la Raison suffisante, etc. le bel Esprit, Philosophe à peu de fraix, s'amuse dans les cercles, et retourne chez lui comblé d'applaudissemens et de caresses<sup>18</sup>.

Il s'agit chez Luzac clairement d'une assimilation défensive, comme on l'a dit. Chez la même maison d'édition, qui alors était encore appelée Jean Luzac, était parue en 1741 la *Défense du système Leibnitien* d'Emer de Vattel, dédiée « à sa majesté le Roi de Prusse », où l'on pouvait lire cette suggestion de la nécessité d'une appropriation nationale de la lignée Leibniz-Wolff : « Ne doit-on pas espérer de confondre tout d'un coup les impuissantes Crailleries des Ennemis de Leibnitz et de Wolff, en aprenant à toute la Terre, l'estime si glorieuse, dont Votre Majesté honore ces deux grands Philosophes de l'Allemagne ? »<sup>19</sup>.

Retournons à notre *blandior orthodoxia*, la seule dont quelque trace réelle, il me semble, puisse être repérée. On se bornera, en conclusion, à présenter trois exemples de cette orthodoxie mineure, trois figures de la *revisitation respectueuse* des doctrines de Leibniz.

---

17 Elie de Luzac, *Recherches sur quelques principes des connoissances humaines, publiées à l'occasion d'un Mémoire sur les Monades, inséré dans le Journal des Savans*, Avril 1753, Göttingue et Leide, de l'imp. de l'auteur, 1756, p. 100.

18 Elie de Luzac, *Recherches*, op. cit., p. 45-46.

19 Emer de Vattel, *Défense du système Leibnitien contre les objections et les imputations de Mr. de Crousaz : Où l'on a joint la réponse aux objections de Mr. Roques*, Leide, Chez Jean Luzac, 1741, f. \*3r. Sur l'apprentissage philosophique de Vattel à Neuchâtel et Genève, voir Simone Zurbuchen, « Die schweizerische Debatte über die Leibniz-Wolffsche Philosophie und ihre Bedeutung für Emer von Vattels philosophischen Werdegang », dans Patrick Coleman, Anne Hofmann et Simone Zurbuchen (dir.), *Reconceptualizing Nature, Science, and Aesthetics : Contribution à une nouvelle approche des Lumières helvétiques*, Slatkine, Genève, 1998, p. 91-113 ; Peter Haggenmacher, « Introduction. Le modèle de Vattel », dans Vincent Chetail et Peter Haggenmacher (dir.), *Vattel's international law in a 21<sup>st</sup> century perspective. Le droit international de Vattel vu du XXI<sup>e</sup> siècle*, Leiden, Nijhoff, 2011, p. 3-48, aux p. 10-11.

## Hansch ou la démonstration

Michael Gottlieb Hansch, né en 1683, docteur en théologie et conseiller impérial à Vienne, fut mathématicien et philosophe, biographe et éditeur de Kepler. Il étudia à Gdansk et, depuis 1702, à Leipzig, où il se noua à Christian Wolff. En 1707 il fit la connaissance de Leibniz<sup>20</sup>. Dans les années 1720, il publie une série d'œuvres de leibnizianisme pur et simple : un traité de rhétorique, accompagné d'une dissertation sur l'union de l'âme et du corps « selon les principes du suprême philosophe, orgueil immortel de notre Allemagne, Godefroi Guillaume Leibniz »<sup>21</sup>, qu'il va réimprimer plusieurs fois ; les *Théorèmes métaphysiques choisis de la philosophie leibnizienne*<sup>22</sup>, et son ouvrage le plus connu, les *Principes de philosophie de Leibniz, démontrés selon l'ordre géométrique*, qui contient les deux précédents<sup>23</sup>.

La dissertation sur l'âme et le corps commence par une profession d'attachement au « système » leibnizien de l'harmonie préétablie : « *I. Unio mentis et corporis consistit in Harmonia, utramque inter hominis partem a DEO ab æterno præstabilita. II. Harmonia hac consistit in repræsentatione unius, ab*

20 Voir Stefan Lorenz, « Leibniz und Michael Gottlieb Hansch. Zur Frühgeschichte der Wirkung der *Essays de Theodicee* in Deutschland », dans *Leibniz und Europa. VI Internationaler Leibniz-Kongress. Vorträge*, Hannover, Leibniz-Gesellschaft, 1995, t. II, p. 206-221 ; Clemens Schwaiger, « Der Streit zwischen Michael Gottlieb Hansch und Christian Wolff um die Aneignung des Leibniz'schen Erbes », dans Wenchao Li et al. (dir.), „Für unser Glück oder das Glück anderer“. *Vorträge des X. Internationalen Leibniz-Kongresses*, Hildesheim, Olms, 2016, vol. II, p. 87-97 ; pour une esquisse générale du contexte voir Nora Gädeke, « Einführung : "und werden sich eine Menge von gelehrten Geheimnissen unter seinen Sachen finden". Zur Frühzeit der Leibniz-Rezeption und ihrer Quellenbasis », dans Nora Gädeke et Wenchao Li (dir.), *Leibniz in Latenz. Überlieferungsbildung als Rezeption (1716-1740)*, Stuttgart, Steiner, 2017, p. 9-31.

21 Michael Gottlieb Hansch, *Idea boni disputatoris : sive synopsis praeceptorum artis disputandi, cum dissertatione de eo, quod observandum est ; ut nos invicem perfecte intelligamus et meditatione philosophica de unione mentis et corporis ; secundum principia summi quondam philosophi et Germaniae nostrae decoris immortalis Godefridi Guillelmi Leibnitii*, Francofurti ad Moenum, apud Wolffg. Christoph Multz, 1722. Hansch n'apprendra que plus tard l'approbation limitée donnée par Wolff à l'harmonie préétablie.

22 Michael Gottlieb Hansch, *Theoremata metaphysica ex philosophia Leibnitiana selecta : de proprietatibus quibusdam entis infiniti et finiti mundique existentis perfectione : methodo geometrica demonstrata : accedit ejusdem auctoris Meditatio philosophica de unione mentis et corporis secundum principia Leibnitiana*, denuo edita, s.l., s.n, 1725 ; parus possiblement chez Monath, puisqu'ils se trouvent souvent reliés avec les *Principia philosophiae* (voir la note suivante).

23 G.G. Leibnitii *Principia Philosophiae, more geometrico demonstrata* [...] *Accedunt theoremata metaphysica de proprietatibus quibusdam entis infiniti et finiti mundique existentis perfectione ex philosophia Leibnitiana* [...] *selecta et geometricè demonstrata, nec non meditatio philosophica de unione mentis et corporis denuo edita*, Francofurti et Lipsiæ, Impensis Petri Conradi Monaths, 1728. Réimpr. Godefridi Guillelmi Leibnitii *Principia philosophiae, more geometrico demonstrata*, mit einem Vorwort von Stefan Lorenz, Hildesheim, Olms, 2016. Voir Arnaud Pelletier, « La réception perdue : La monadologie démontrée de Michael Gottlieb Hansch », *Les Etudes Philosophiques*, t. IV, n° 164, 2016, p. 475-494.

*altero, naturae suae convenienter, facta* »<sup>24</sup>. Il y a ici un effort manifeste soit de reproduction fidèle, soit de systématisation attentive, qui aboutira à l'entreprise de donner à la philosophie leibnizienne la forme démonstrative qu'elle n'avait jamais eue dans les écrits publiés de son auteur.

Les *Principes de philosophie*, dans lesquels Hansch veut exposer « *genuinam Leibnitii sententiam* »<sup>25</sup>, commencent avec la définition de la contradiction et de l'impossible ; viennent ensuite le possible, l'*ens*, l'existence, les propriétés, la raison suffisante, le principe de contradiction, l'*ens a se*, le contingent, la vérité, l'identité, et plusieurs combinaisons de ces termes. Le choix des termes indique une certaine compétence et subtilité, mais aussi marque une fois de plus l'orthodoxie mesurée de Hansch. Il « défend que les principes de la philosophie leibnizienne peuvent être démontrés, de manière géométrique, à partir de Leibniz lui-même » ; ainsi Hansch « revendique la première réception authentiquement fidèle à Leibniz, et la conçoit comme une véritable défense contre son dévoiement dans un système leibniziano-wolffien qui prétendrait l'explicitier »<sup>26</sup>.

### Bourguet ou l'adaptation

Louis Bourguet, le « Pline neuchâtelois »<sup>27</sup>, correspondant de Leibniz, publia après la mort de ce dernier des *Lettres philosophiques*, à l'occasion d'un échange avec Scheuchzer sur les fossiles en 1723-24, où il développait « la question importante de la formation des Germes des Plantes et des Animaux, qu'il ne peut plus y avoir lieu, à la supposition que ces Corps organisés, puissent être formés par le concours de particules non organiques [...] C'est pourquoi il en faut venir par rapport aux Germes, à une *Prédelineation divine*, comme Mr. de Leibniz l'appelloit, parce qu'elle vient immédiatement de Dieu »<sup>28</sup>.

Cette « Organisation des Corpuscules de la matiere » et les réflexions que Bourguet fera « sur les *Principes Actifs*, sur les *Monadés* de Mr. de Leibniz », expliquent de façon nécessaire « la Constitution primitive de tous les Corps organisés » en rapport aux « Substances immatérielles qui les ha-

24 Je cite Hansch, *Theoremata metaphysica*, op. cit., p. 37.

25 G. G. Leibnitii Principia Philosophiæ, op. cit., f. )(1r.

26 Arnaud Pelletier, *La réception perdue*, op. cit., p. 479.

27 Voir Gustave Borel-Favre, « Le Collège de Neuchâtel (second article) », *Musée neuchâtelois. Recueil d'histoire nationale et d'archéologie*, t. VII, 1870, p. 72-90, aux p. 84-87. Entre autres, Bourguet introduisit Emer de Vattel à la philosophie leibnizienne.

28 Louis Bourguet, *Lettres philosophiques sur la formation des sels et des cristaux et sur la génération et le mécanisme organique des plantes et des animaux, à l'occasion de la pierre belemnite et de la pierre lenticulaire. Avec un mémoire sur la théorie de la Terre*, Amsterdam, chez François L'Honoré, 1729, p. xxxiv-xxxvi.

bitent »<sup>29</sup>, en conciliant en complément l'attraction de Newton, les mouvements conspirants de Leibniz et la pression de l'éther de Malebranche. Mais c'est Leibniz qui occupe la place d'honneur, et sa philosophie va être pleinement légitimée et expliquée par le *mécanisme organique* de Bourguet.

« Il y a tant de conformité », dit Bourguet, « entre la manière dont se forme le Stalactite et celle qui produit les Coquilles, qu'on peut facilement expliquer l'une par l'autre ». Mais les stalactites n'ont rien d'organisé, à la différence des mollusques et de leurs coquillages : « Toutes les coquilles sont donc de véritables concrétions, produites par un Mécanisme, que j'appelle *Organique*, parce qu'il s'exécute par le moyen d'un corps organisé, sans quoi il n'existeroit pas, et parce qu'il vient des Causes finales, réglées par la Sagesse suprême »<sup>30</sup>. L'organisme, selon Bourguet, « consiste d'abord en des Corpuscules d'une petitesse presque infinie, dont les figures sont géométriques, mais des plus simples [...] doués chacun d'une activité vitale convenable à sa figure »<sup>31</sup>.

Ces « corpuscules invisibles et impalpables »<sup>32</sup>, similaires plutôt aux molécules vivantes des grandes théories du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup> qu'aux animalcules leibniziens, non seulement correspondent, selon Bourguet, aux monades, mais ils les expliquent, les naturalisent et les justifient<sup>34</sup> :

J'espere que les personnes à qui le systeme de Mr. De Leibniz n'est pas inconnu, trouveront que l'on a debité plusieurs choses, qui peuvent servir à le faire mieux entendre. Elles verront que l'usage legitime de l'étude de la Physique, contribué beaucoup à rendre aisée à tout le monde l'Idée des *Monades* de ce celebre philosophe<sup>35</sup>.

29 Bourguet, *Lettres philosophiques*, op. cit., p. xxxix-xl.

30 *Ibid.*, p. 63-64.

31 *Ibid.*, p. 66.

32 *Ibid.*, p. 59.

33 Voir Charles T. Wolfe, *La philosophie de la biologie avant la biologie : une histoire du vitalisme*, Paris, Garnier, 2019, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties ; je me permets de citer aussi mon « “Molecole viventi” e “natura senza dèi” : anime e microscopi tra filosofia, scienza e letteratura », dans Simone Messina et Paola Trivero (dir.), *Metamorfosi dei Lumi 6. Le belle lettere e le scienze*, Torino, Accademia University Press, 2012, p. 42-71.

34 Toutefois, la relation de l'âme au corps est expliquée de façon un peu plus immanentiste que ne l'aurait aimé Leibniz : « Les corpuscules infiniment petits organisés dès le commencement, répondent d'une manière fort juste, aux Horloges et aux Métiers de Haute Lice, formés et montés par des artistes très habiles ; et les Ames, si l'on veut, comme Principes Actifs, répondent aux Ressorts ou aux Contrepoids dans les uns, et aux Tisserans dans les autres » (Bourguet, *Lettres philosophiques*, op. cit., p. 145).

35 *Ibid.*, p. 166-167. Une longue explication du système de Leibniz suit, jusqu'au « passif dans toutes ces *Monades*, depuis les plus parfaites jusqu'aux moindres, parce qu'elles sont liées dans un système qu'on appelle l'Univers. Et quoique cette passivité les soumette plus ou moins au Mécanisme général des Corps, et au Mécanisme organique à l'égard d'une partie d'entre

Il est facile d'y voir aussi un effort de divulgation, bien que l'adaptation créatrice en même temps que fidèle soit ici la facette la plus visible. Et donc on peut introduire la troisième figure, le divulgateur-poète.

### Natale, ou la divulgation

Finalement, l'Italie ! Tommaso Natale (ou Natali, de' Natali), jeune jurisconsulte sicilien, publia au milieu du siècle une exposition de la philosophie de Leibniz en « vers toscans », c'est-à-dire en vers italiens de onze syllabes, bien qu'un peu irréguliers. Le seul premier volume parut, dédié aux « principes »<sup>36</sup>. Son intention était de divulguer en Sicile les doctrines du philosophe de Lipse : « *lo 'nsinuare tra i miei paesani un certo gusto per li dogmi del Signor Leibnizio* »<sup>37</sup>. Sa première source d'inspiration avait été le *Paradis perdu* de Milton, mais la mention de Fraguier dans une lettre à Remond publiée dans le *Recueil* de Des Maizeaux l'avait aussi poussé à composer un poème philosophique. Les jésuites feront supprimer l'édition tout de suite : Natale avait conçu son ouvrage de divulgation comme une opération progressiste<sup>38</sup>, alors que Dutens, vers la même époque, pouvait préparer une opération conservatiste en publiant les *Leibnitii Opera omnia*. Le texte voulait se calquer sur les sources, comme par exemple dans ce passage bien typique :

[...] *Ben fur cerche indarno / Nel giardin d'Herrenhausen le foglie / Da chi credea, che due simili oggetti / Possan trovarsi al mondo ; seco unita / Vantando esperienza incontro i dritti / del gran Leibnizio, e la real Sofia. / Spesso addivien, che nudo occhio non vede / Fra di due gocce d'acqua, o pur di latte / Alcun diverso ; s'armi poi di lente, /*

---

elles, cela n'empêche pas, que la Spontanéité et la Liberté, ne s'accordent à leur tour, aux Règles que la Sagesse Divine a trouvé à propos d'établir quand elle leur a donné l'Existence ou qu'elle a créé le Monde » (*ibid.*, p. 168).

36 Tommaso de' Natali dei marchesi di Monte Rosato, *La filosofia leibniziana esposta in versi toscani*, Tomo I, Libro I, *dei Principii*, Firenze [En fait : Palermo], Matini [En fait : F. Valenza], 1756. Le livre est très rare : il n'en reste présentement que trois exemplaires dans le catalogue national italien, l'un d'eux est à Turin. Sur ce dernier, voir Francesco Di Chiara, « Natale, Tommaso », dans *Dizionario Biografico degli Italiani* (DBI), t. 77, 2012 ([http://www.treccani.it/enciclopedia/tommaso-natale\\_\(Dizionario-Biografico\)](http://www.treccani.it/enciclopedia/tommaso-natale_(Dizionario-Biografico))).

37 « Insinuer à mes villageois un certain goût pour les dogmes de M. Leibniz » (de' Natali, *La filosofia leibniziana*, *op. cit.*, p. 6 ; ce qui suit ci-dessous se trouve p. 7).

38 En 1772, six ans après la parution de *Dei delitti e delle pene* de Beccaria, Natale publiera des *Riflessioni politiche intorno all'efficacia e necessità delle pene dalle leggi minacciate* (éd. Lino Buscemi et Giovanni Tranchina, Palermo, Torri del Vento, 2011), un ouvrage de Lumières juridiques qui lui donnera une plus vaste renommée en Italie. Voir Pasquale Matarazzo, « *Dei delitti e delle pene*. Letture napoletane », dans Elio Palombi (dir.), *I dritti dell'uomo : Dei delitti e delle pene a 250 anni dalla pubblicazione*, Torino, Giappichelli, 2016, p. 16-37, part. p. 23-25.

*Ch'ei scorderà quanti diversi globbi / Diversamente combinati, e posti / L'una e l'altra  
compongono, onde bene / Scerner poscia potrà lor differenza*<sup>39</sup>.

Il n'est pas nécessaire d'en poursuivre la lecture, et c'est plutôt le moment d'arriver à la conclusion. Comme ce dernier, les épisodes de l'orthodoxie que l'on a succinctement introduits, relèvent d'une certaine marginalité. Dans un panorama très complexe de réception et diffusion des idées leibniziennes, pourtant, ils n'ont presque rien d'autre en commun. Mais enfin ils témoignent suffisamment de l'existence de cette orthodoxie « légère ».

---

39 À peu près : « Le jardin fut fouillé inutilement / d'Herrenhausen pour trouver les feuilles, / par ceux qui croyaient que deux objets parfaitement similaires / puissent se trouver dans le monde, / visant le soutien de l'expérience contre les droits / du grand Leibniz et de la reine Sophie. / Il arrive souvent que rien de différent / ne soit visible à l'œil nu entre deux gouttes d'eau / ou de lait ; mais prenez une loupe / et vous verrez combien de mondes différents, / diversement combinés et placés, / forment l'une et l'autre, et alors / vous saurez bien reconnaître leur différence » (de' Natali, *La filosofia leibniziana*, op. cit., p. 64).